

Léon Laffut

Marcher dans la rivière

suivi de

Les pronoms personnels

Editions Félix Biwer

Œuvres du même auteur :

Aurores (roman) éditions Chloé des Lys

éditions Félix Biwer :

Ninette est morte (roman)

Celui qui dessine sur le sable (impromptus)

à ma fratrie
Jean
Léa
et Michel

L'enfant en culottes courtes tient en main les chaussures qu'il vient de quitter ; il marche très prudemment dans le lit peu profond de « L'Homme sauvage », ce ruisseau tortueux qui descend en longeant la côte du Chera.

À l'entrée du bois de Tihange, venant des Golettes, un petit pont permet de gagner la clairière où végète, depuis de nombreuses décennies, un séquoia planté là par un amateur d'exotisme bizarre. Ici, le ruisseau ralentit son cours impétueux. C'est un lieu privilégié où l'imagination enfantine, nourrie de bandes dessinées et de cinéma, fait revivre les chevaliers du Moyen-âge, les cow-boys, les intrépides explorateurs ou les guerriers modernes qui peuplent l'Histoire, ancienne ou proche, ou même l'actualité dans les années 40.

L'enfant craint les cailloux aiguisés du lit du ruisseau ; il s'y est blessé l'an dernier. On l'avait conduit au « Home des Floricots » tout proche où une infirmière avait désinfecté la petite plaie avant de lui donner un morceau de sucre imbibé d'une goutte d'alcool de menthe (dont, toute sa vie, il gardera le souvenir de la saveur).

L'enfant a eu un moment d'inquiétude quand il a aperçu, sur la rive gauche, un homme assis sur le banc offert aux promeneurs fatigués, mais il est vite rassuré par l'attitude inerte de cet homme qui, de toute évidence, ne sait pas pourquoi il est là.

L'enfant a continué la descente du filet d'eau sans éveiller l'attention de l'homme.

Assis sur un banc, Adam regarde l'eau couler, sans la voir, ou plutôt, sans y accorder la moindre importance ; il n'aime pas la rivière, elle l'ennuie.

Pourtant, il vient ici presque tous les jours, parce que sa femme lui a dit : « tu devrais faire un peu d'exercice, tu auras bientôt quarante ans et tu commences à t'empâter ». Tenace, elle lui a répété ça chaque jour pendant des semaines ; il sait qu'elle n'abandonnera pas, il a donc cédé. Il a réussi à échapper aux sports en acceptant cette marche quasi quotidienne, mais il n'aime pas ça, ça l'ennuie.

Jadis, quand il avait vingt ans, il avait pratiqué le tennis, avec succès, comme tout ce qu'il entreprenait ; c'est d'ailleurs sur un court qu'il a rencontré Caroline. Mais aujourd'hui, le tennis l'ennuie.

Il va rester sur ce banc quinze à vingt minutes, à ne penser à rien, sinon qu'il s'ennuie, avant de regagner la villa sur les hauteurs du village, où l'attend Caroline qui aura fait venir du traiteur du coin un de ces repas savoureux et chers dont elle est très fière, bien qu'elle n'y soit pour rien, sinon de l'avoir choisi parmi les plus chics de la carte. Adam va manger avec un sourire de fausse satisfaction qui ne trompe personne, mais qui lui évite d'avoir à expliquer pourquoi il n'aime pas ce repas. Sa femme l'ennuie.

Les repas en commun l'ennuient.

Ses enfants l'ennuient.

La villa est superbe, ce n'est pourtant que leur résidence de vacances. Aux yeux envieux de tous, elle est la plus belle de la colline ; de tous, enfin, de tous ceux

qui comptent, de tous ceux que le couple fréquente. Ils ont fait construire cette villa parce qu'il faut montrer aux autres que l'on a « réussi », que l'on est riche, et il a du mérite, Adam, il est beaucoup plus difficile de « réussir » pour celui qui est né dans une famille de grands hommes d'affaires ; comment voulez-vous « grimper » quand, au départ, vous êtes déjà au sommet ? Et il a réussi à réussir malgré ce handicap. Après de brillantes études d'économie, couronnées par un doctorat en gestion de biens, il est parvenu à multiplier par trois les avoirs de la famille. Il ne fait donc pas partie de ces nouveaux riches, de ces parvenus, sans « patrimoine », sans culture, sans « manières ». Il appartient à l'élite incontestable, et incontestée.

Mais il s'ennuie.

Caroline est considérée comme l'une des plus belles femmes de la bonne société, intelligente, instruite, diplômée en psychologie, spécialisée en entretien d'embauche dans les plus grandes entreprises du pays, où elle est hautement appréciée par le patronat et très efficacement crainte par le personnel, qu'elle terrorise très sagement. Elle possède une culture apparemment sans faille, qui lui permet de briller en toutes circonstances et dans tous les milieux fréquentables.

Mais elle ennuit Adam.

Ils ont deux enfants ; aux dires de leur entourage, les plus beaux, les plus intelligents, les plus doués et les plus prometteurs qui soient.

Ils ennuiement considérablement leur père.

Bref : Adam est le portrait parfait de « l'homme heureux » ; mais il s'ennuie.

L'enfant a remis ses souliers et, après avoir écarté les branches qui le dissimulaient, a repris le vélo qu'il avait caché dans un buisson de la clairière.

Après la courte montée de « Bonne espérance » qui conduit au château Loumaye et les quelques tournants du Hercot, il n'a plus qu'à se laisser descendre, par les « Longs Thiers », jusqu'à la Grand-Place de Huy, à proximité du magasin de ses parents, au numéro 3 de la rue Griange.

— C'est une belle matinée, n'est-ce pas ?
Adam se retourne pour apercevoir celui qui lui parle.
— Vous trouvez ?
— Ben oui ! l'air est encore un peu frais, mais le brouillard est levé et... vous entendez... les oiseaux chantent.
— Ouais... comme toujours... ils n'ont rien de mieux à faire.
— Vous n'aimez pas le chant des oiseaux ?
— Je ne sais pas, je ne me suis jamais posé la question, ça n'a vraiment aucune importance.
— Vous trouvez ?
— Pourquoi, pour vous c'est important ?
— Évidemment.
— Évidemment ?
Le nouveau venu désigne le banc.
— Cela ne vous dérange pas ?
— Allez-y, asseyez-vous.
— C'est aimable.
— Ce banc ne m'appartient pas.
— Non, mais vous l'occupez.
— Cela ne m'en donne pas la propriété !
— Non, pas la propriété, mais l'usage.
— La jouissance.
— Hé ! Comme vous y allez... la jouissance.
Adam hausse les épaules.
— Jouissance, jouissance, ce n'est qu'un terme de droit.

— Pas pour moi. C'est bien plus qu'un terme de droit.

— Ah ! et quoi, par exemple ?

— Ben !

Un instant, non de réflexion, mais de mise en bouche.

— Ben ! comme tantôt, le chant des oiseaux, le murmure de la rivière, les senteurs de l'herbe...

Adam esquisse un sourire ironique.

— C'est ça la jouissance ? C'est ridicule, vous n'en avez pas l'usage. Jouissance, c'est avoir l'usage de.

— J'ai l'usage de l'air que je respire, et du plaisir de la nature.

— Vous, vous êtes un artiste, s'exclame Adam, avec un rire qu'il voudrait chargé de moquerie.

L'autre prend ça pour un compliment.

— Oui, comme vous sans doute.

— Moi ? Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je ne sais pas... un matin en semaine... sur un banc au bord de l'eau...

Adam se lève :

— Pas du tout, bien heureusement je n'ai rien d'un artiste. Je fais, pour ma santé, mon exercice quotidien, qui m'ennuie énormément, et je me reposais un peu, voilà tout. Le bruit de la rivière, le vacarme des oiseaux, les odeurs désagréables de l'air humide ne m'intéressent absolument pas. Pas plus que les divagations d'un inconnu. Au revoir, Monsieur.

Il prend le chemin du retour.

L'autre lui lance :

— Vous, vous n'êtes pas heureux.

Adam ne se retourne pas, mais ces mots résonnent en lui ; sur ce point, l'énergumène a raison, pense-t-il.

Adam a prolongé sa marche thérapeutique, fait curieux, car il déteste marcher et il déteste rompre avec un horaire fixé et observé scrupuleusement. Il est rentré à la villa un peu plus tard que d'habitude. Sa femme était inquiète ; évènement exceptionnel, elle l'attendait sur le seuil.

— Alors, mon chéri, que s'est-il passé ?

— Rien, pourquoi ?

— Tu es en retard.

Il regarde sa montre :

— À peine dix minutes.

— Mais... c'est énorme.

Autre fait anormal : Adam esquisse un sourire.

— Et tu en ris ? dit Caroline d'un air offusqué.

Il rentre son sourire.

— Tu as raison.

Après un court silence.

— Que mange-t-on ce midi ?

Cette fois, Caroline ouvre de grands yeux stupéfaits.

— Que dis-tu ?

— Que mange-t-on ?

— C'est la première fois que tu poses cette question.

— Tu crois ?

Étonné, il la regarde.

— Si l'on rentrait... ne restons pas sur le seuil.

— Mais enfin, Adam, les voisins ne peuvent pas nous voir.

— Qui te parle des voisins ?

Ils entrent.

Elle est un peu rassurée en voyant son mari se diriger vers le salon, s'asseoir dans le grand fauteuil en cuir (pièce unique, achetée Avenue Louise chez un grand

créateur), et saisir le journal « L'écho de la Bourse », préparé à son intention sur la table basse (une « Murano » importée directement pour eux de Venise où Caroline est allée, en personne, la choisir).

Il entend la camionnette du traiteur s'arrêter devant la porte de service (à bonne distance de l'entrée principale), il perçoit les bribes d'une conversation amusante, semble-t-il, si l'on en juge par les petits éclats de rire étouffé de la bonne parlant au livreur. « Tiens ! pense-t-il, nous avons une bonne qui parle et qui rit !... et le livreur aussi... ! ».

À table, aux repas, on ne parle que de « choses » culturelles, c'est à dire des « choses » qu'on ne peut pas ne pas avoir vues ou écoutées. C'est Caroline qui décide des sujets ; elle est d'ailleurs, la seule à parler, si l'on excepte les quelques : « oui », « bien sûr », « évidemment », énoncés par Adam ou un des enfants parfaitement « dressés » à l'exercice, simples ponctuations destinées à encourager la conférencière, et à bien montrer qu'on semble écouter.

Adam étouffe un rire qui lui a imprudemment échappé.

Énorme silence.

Tous les regards, interrogativement sévères, se tournent vers lui.

— Pardonnez-moi, dit-il, j'ai avalé de travers.

— Et cela t'a fait rire ?

— Ce n'était pas un rire, mais un réflexe d'expulsion.

Tous font mine de le croire.

— À propos, ma chérie...

La fourchette s'est figée à mi-hauteur de la bouche restée entr'ouverte de Caroline.

— Que signifie, pour toi, le mot « jouissance » ?

La fourchette retombe brusquement, encore chargée d'un morceau de ris de veau particulièrement savoureux et tendre, à la sauce aux truffes, elle (la fourchette) fait un bruit sourd en percutant la nappe en lin, brodée à la main, et laisse une grande tache brunâtre.

— Enfin, Adam... !

— Quoi, qu'ai-je dit de monstrueux ?

— Devant les enfants... !

— Les enfants ! Marthe a dix-huit ans et Hubert quinze...

— Tu vois, tu reconnais toi-même que ce ne sont pas encore des adultes.

La dernière génération en chœur :

— Maman ! !...

— Silence les enfants, éclate leur procréatrice courroucée.

Adam reprend.

— Si nous revenions au mot « jouiss... »

Le mot est trop long pour rivaliser avec la rapidité du réflexe de Caroline.

— Adam !

— C'est bon, avoue que tu n'en connais pas la signification.

— Je connais parfaitement ce mot.

— Alors, que veut-il dire ?

Cette fois, Adam a retrouvé ce ton autoritaire qui a fait de lui un redoutable négociateur.

Caroline refoule prudemment sa colère, elle n'est plus maîtresse de la situation.

Elle articule à peine, avec manifestement beaucoup de difficultés.

— Cela veut dire un très grand plaisir, une... explosion... un immense... bonheur...

— Et bien, tu vois, pour moi cela voulait dire : l'usage d'un bien, d'une propriété, la jouissance d'un terrain de chasse, d'une maison dans les Alpes... etc.

— Oui... ça aussi...

— Mais pour moi, ce n'était... RIEN que ça.

Le repas s'achève dans un étrange climat, tout à fait inhabituel dans ce rituel bien orchestré.

L'enfant est couché dans son lit. Il cherche à dormir. Il a ramené les couvertures sur sa tête. Il ne voit rien. Il sort le bras droit des couvertures, il touche le bois du bord du lit, ça le rassure. Il tend l'oreille, il perçoit les bruits sourds venant de la rue. Il passe sa langue sur ses lèvres, il en sent l'humidité tiède. Il s'aperçoit que son corps a une odeur.

Il vit.

L'après-midi, quand Adam arrive au bord de la rivière, le banc est occupé par l'inconnu du matin.

— Je pensais bien vous trouver ici, lui dit-il.

L'homme abandonne la contemplation des eaux vives, et se retourne.

— Tiens ! c'est vous !

Il se lève.

— Reprenez VOTRE banc.

— Ce n'est pas MON banc.

— ... mais vous en avez l'usage... pardon... la jouissance...

— Pas du tout, je n'ai aucun droit sur ce banc.

— Non, mais je vous le laisse, parce que je n'ai aucune envie de reprendre la conversation de ce matin.

Il amorce son départ. Adam fait un pas, avance le bras.

— Attendez, ne partez pas, si vous voulez des excuses, je vous les fais. Ce matin, j'étais de mauvaise humeur... je vous présente mes excuses...

— Arrêtez, je n'ai pas besoin d'excuses, je n'aime pas les excuses, ni les miennes, ni celles des autres. Vous avez le droit de penser ce que vous voulez, et moi j'ai le droit de ne pas souhaiter de contact inutile, pour vous comme pour moi. Je vous cède donc la place ; il y a beaucoup d'autres beaux endroits le long de ce ruisseau. Au revoir...

— Attendez... moi je voudrais vous parler.

— Tiens ! les divagations vous intéressent maintenant.

— Je vous présente à nouveau mes excuses ; ce matin... et puis, tant pis, je ne vous convaincrai pas.

L'homme se rassied.

— Alors, asseyez-vous, et commencez par regarder et respirer.

— Regarder quoi ?

— L'eau, les arbres, le ciel... tout ce qui vous entoure.

Ils restent silencieux quelques minutes.

C'est Adam qui brise le silence :

— Quel est votre nom ?

— Jean.

Adam a cueilli une grande graminée qui poussait à côté du banc, il l'égrène en la faisant glisser entre deux ongles. Il se souvient d'avoir, petit, fait ça souvent. C'est loin... pourquoi ?

Il dit « pourquoi » tout haut.

— Pourquoi... quoi ?... répond Jean surpris.

— Rien, ça m'a échappé... je pensais... dites, ce matin pourquoi avez-vous dit « vous, vous n'êtes pas heureux » ?

— Parce que ça me paraissait évident, votre ton, votre comportement... votre subite agressivité...

— Qu'est-ce que c'est « être heureux » ?

— Là... chacun répond pour lui-même.

Il regarde Adam avant de continuer.

— Quelle est la vôtre de réponse ?

Adam hésite, se penche vers l'avant, pose ses coudes sur ses jambes légèrement écartées, se frotte les mains, hésite encore, puis :

— Je ne me suis jamais posé la question. En principe, je suis heureux, j'ai une très belle place, très bien payée, j'ai la plus belle femme qui soit, les deux plus beaux enfants, une très belle maison à Bruxelles, ici la plus belle villa de la colline, une autre aussi très belle, à

Menton, je passe de très belles vacances, où je veux, quand je veux... j'ai tout réussi... j'ai toujours tout réussi... j'ai trois très belles voitures, une Mercedes pour les affaires, la plus belle des BMW pour les congés, une Smart pour la ville... je vais sans doute avoir bientôt mon petit jet privé... j'ai une très bonne santé... oui, bien sûr, un léger embonpoint qui m'oblige à faire un peu de marche chaque jour et à me retrouver ici à discuter avec un inconnu qui me demande si je suis heureux.

— Alors, après cet inventaire, qui compte une dizaine de « très » ou de « la plus ceci, la plus cela », des « très beaux », des « la plus belle », des « très grands » ... tout doit être mesuré, calculé, comparé, tout doit tendre vers le haut, le plus, le mieux ? Je répète, vous êtes heureux, oui ou non ?

Adam marque un instant avant de répondre :

— Je m'ennuie.

— Donc malgré tous ces « le plus », vous n'êtes pas vraiment heureux...

Adam se tourne vers Jean pour dire :

— Je crois que vous avez raison.

Il se lève, fait quelques pas sur le sentier.

— C'est effroyable... je n'ai pas le droit de ne pas être heureux... à ma place, tout le monde le serait. C'est profondément injuste.

— Pour qui ?

Pas de réponse.

Adam se retourne vers son interlocuteur :

— Et vous ?... Son ton est devenu presque suppliant... et vous... vous êtes heureux ?

— Autant qu'on puisse l'être... parfois oui... parfois non... parfois peut-être... je me contente souvent du plaisir, de la joie, du rire... mais puisque vous semblez

manquer de tout cela, pourquoi ne changez-vous pas votre vie ? Prenez une maîtresse...

Adam réagit avec une douteuse brusquerie.

— Vous êtes fou !...

— Pas du tout... faites autre chose... bazardez tout... déménagez... changez de vêtements, les vôtres sont d'un triste, et je suis sûr que vous ne les avez pas choisis vous-même, vous donnez aux autres une image que l'on a décidée pour vous...

— Et pour faire quoi ?

— Tout ce que vous voulez faire.

— Mais j'ai toujours fait ce que je voulais.

— C'est ce que vous croyez.

— Comment ! J'ai tout voulu, tout choisi, tout décidé...

— Et ça ne vous a pas réussi.

— Mais, j'ai tout réussi.

— Sauf le bonheur.

Adam reste muet, puis il articule, avec une évidente difficulté :

— Je veux bien changer... mais changer quoi ?... changer quoi en quoi ?...

— Cela, c'est votre problème.

— Vous ne pouvez pas m'aider ?

— Moi... comment ?

— Je ne sais pas... montrez-moi ce que vous faites... que faites-vous dans la vie ?

Jean se lève à son tour.

— Avez-vous le temps ?

— Tout le temps que je veux, je suis en congé.

— Alors, venez, j'habite près d'ici, venez chez moi.

Il pousse Adam vers la route qui conduit au bas du village.

Un grand cygne solitaire descend la rivière, calmement,
dignement,
souverainement,
dangereusement.

L'enfant soulève légèrement les couvertures ; ses yeux mettent un certain temps, au travers des larmes, pour s'habituer à la clarté de la chambre, il distingue les meubles, la fenêtre, le plafond.

Il pense :

« Je vis, je ne pleure plus ; je vis ».

Ce n'est pas vraiment une maison, plutôt un bâtiment ancien qui tient de la grange à l'extérieur et de l'atelier, lieu de vie, à l'intérieur, les snobs diraient un « loft ». Dans un coin, un grand lit, un canapé, un bureau encombré de livres, revues, papiers et objet divers ; dans un autre coin, une petite cuisine et, cachée par un simple rideau, une douche, un lavabo et une cuvette de W.C. partout des assemblages hétéroclites de pierres, branches, racines et autres végétaux. Des pièces apparemment terminées, grandes, voire immenses, touchant presque les poutres du haut, ou petites, voire minuscules, posées sur des tables, des colonnes, des guéridons, des commodes, d'autres encore visiblement en chantier, des bouts de ceci, de cela, de tout et de rien.

Adam est consterné, il reste sur le seuil, n'osant poser les pieds dans un monde où il se sent déplacé.

Jean le pousse un peu dans le dos pour l'amener à franchir l'entrée.

— N'ayez pas peur, il n'y a aucun danger.

— Je n'ai pas peur, je suis surpris, c'est tout. Je n'ai jamais vu un tel capharnaüm... pardon... excusez-moi...

— Encore ! vous passez votre vie à vous excuser ? à regretter ce que vous venez de dire ou de faire ?

— Non, mais il est vrai que je ne m'attendais pas à ceci.

— Et à quoi vous attendiez-vous ?

— A rien...

— Il faut s'attendre à tout... ou plutôt ne s'étonner de rien.